

*Discours sur l'état actuel
des mœurs des Italiens*

GIACOMO LEOPARDI

*Discours sur l'état actuel
des mœurs des Italiens*

Précédé de

Leopardi et les mœurs des Italiens

par MARIO ANDREA RIGONI

Traduit de l'italien par

MICHEL ORCEL

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

TITRE ORIGINAL

*Discorso sopra lo stato
presente dei costumi degl'Italiani*

Ce texte a paru pour la première fois en 1906, dans le recueil *Scritti vari inediti delle carte napoletane* de Giacomo Leopardi, Florence, Le Monnier. Les éditions Allia en ont donné une traduction française en 1993, reprise dans le présent ouvrage.

Photographie de couverture: Dr Friedrich 'Fritz' Paneth, *Lac de Garde*, Italie, vers 1930. Autochrome. © SSPL/NMEM / Royal Photographic Society/Leemage.

© Éditions Allia, Paris, 1993, 2012, pour la traduction française.

LEOPARDI
ET LES MŒURS DES ITALIENS

à E.M. Cioran et S. Boué.

LEOPARDI n'a pas seulement constellé le *Zibaldone* de réflexions sur notre pays et ses habitants, au point que le fameux journal intellectuel a pu sembler à certains "plus indispensable que tout Censis pour comprendre l'Italie et les Italiens"¹; outre ses canzones civiles et patriotiques, il a laissé deux importants *Discours*, dont les titres mêmes se réfèrent à la question de l'italianité. Il s'agit du *Discours d'un Italien sur la poésie romantique*² (1818) et du *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens* (1824?), restés tous deux inédits jusqu'en 1906.

La référence explicite et récurrente à l'individualité italienne dans l'œuvre de Leopardi s'explique par le puissant relief que possède aux yeux de l'écrivain le thème de l'esprit national, "sans lequel, écrit-il dans le *Zibaldone* le 24 mars

1. Alberto Arbasino, *La Repubblica*, 28 juillet 1992. Le CENSIS (Centro Studi Investimenti Sociali), fondé en 1964, effectue des études et des sondages sur le comportement social, économique et culturel des Italiens.

2. Éditions Allia, Paris, 1995.

1821, il n'y a jamais eu de grandeur au monde – non seulement de grandeur nationale mais même de grandeur individuelle” (*Zib.*, 865)¹. La “nation”, ou la “patrie” (les deux termes sont presque synonymes chez Leopardi), est le principe de vie et d'affirmation des peuples, comme le montre la succession de l'Asie, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie romaine et enfin, en des temps plus récents, de la France révolutionnaire et napoléonienne dans l'hégémonie du monde². Et c'est à l'absence de nation et d'esprit national qu'on peut en définitive attribuer la décadence que l'Italie a connue, du moins à partir du XVII^e siècle, dans tous les aspects de sa vie : politique, militaire, sociale, morale, culturelle³. Dans le premier *Discours*, bien qu'elle soit évoquée avec une éloquence enflammée

1. Le Zibaldone est cité sous l'abréviation *Zib.*, suivie du numéro de page du manuscrit. J'ai suivi l'édition critique de G. Pacella (*Zibaldone di pensieri*, 3 vol., Milan, Garzanti, 1991). [trad. fr. : Giacomo Leopardi, Zibaldone, traduit de l'italien par Bertrand Schefer, Paris, Allia, 2003. (N.d.E.)]

2. Voir *Zib.*, 2331-2335.

3. Voir *Zib.*, 3855-3863. L'importance du sentiment national, considéré comme principe de toute entreprise digne d'éloge, s'unit à l'évocation de la décadence de l'Italie des trois derniers siècles dans les *Paralipomènes à la Batrachomyomachie*, I, 22, 5-8 : “Cosi di nazione quello che padre/È d'ogni laude, altero sentimento/Colpa o destin, che molta gloria vinse,/Già

dans l'appel final aux "jeunes Italiens", cette situation de l'Italie reste toujours en arrière-plan; dans le second *Discours*, en revanche, elle devient le thème spécifique du débat et constitue l'objet même d'une analyse poussée jusqu'à une profondeur inaccoutumée.

Naturellement, d'un point de vue formel, on peut replacer le *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens* dans l'histoire d'un petit "genre": celui de la description des caractères nationaux¹, genre auquel appartiennent la *Descrizione de' costumi italiani* du Bergamasque

trecent'anni, in questa terra estinse" [Ainsi quelque faute ou le destin, qui triompha de tant de gloire, ont, depuis trois cents ans déjà, effacé sur cette terre l'altier sentiment de nation, qui est le père de tout exploit digne d'éloge].

1. Sur la manifestation de la diversité entre les caractères nationaux en Europe, voir: P. Hazard, *La Crise de la conscience européenne: 1680-1715*, Paris, Boivin, 1934, t. I, ch. 3, p. 70 et suiv., t. II, ch. 4, p. 209 et suiv.; F. Chabod, *L'idea di nazione*, a cura di A. Saitta et E. Sestan, Bari, Laterza, 1992, p. 23 et suiv. Sur cette question et sur la littérature propre au caractère des Italiens, voir G. Bollati, *L'italiano. Il carattere nazionale come storia e come invenzione*, Turin, Einaudi, 1983, p. 34 et suiv. Il manque malheureusement sur l'Italie un ouvrage comparable à celui qu'Americo Castro a consacré à l'Espagne (*La Spagna nella sua realtà storica*, Sansoni, Florence, 1955) – de même que fait cruellement défaut un commentaire approprié du *Discours* léopardien, malgré les nombreuses rééditions de ce texte en Italie dans les dernières années.

Pietro Calepio, rédigée en 1727; l'*Account of the Manners and Customs of Italy, with observations on the mistakes of some travellers, with regard to that country*, publié par Giuseppe Baretti en 1768 à Londres; les *Considérations d'un italien sur l'Italie, ou Mémoires sur l'état actuel des lettres et des arts en Italie et les caractères des habitants*, œuvre du Piémontais Carlo Denina, publiée à Berlin en 1796.

Dans son *Discours*, Leopardi déplore que les Italiens n'aient ni l'habitude ni le goût d'écrire et de réfléchir sur leurs mœurs, et ne cite, ou ne prend en considération, que le seul Baretti, sur lequel il exprime du reste un jugement fortement limitatif, en dehors même du fait que "les mœurs et la situation de l'Italie ont incroyablement changé depuis son époque, c'est-à-dire depuis avant la Révolution"¹.

Il n'ignorait certainement pas pour autant qu'il existait sur le sujet une abondante littérature étrangère, essentiellement française et anglaise, fruit du traditionnel *tour* en Italie, devenu

1. À la vérité, dans une note, Leopardi observe que "même Gozzi, Pariai, Goldoni (...) peuvent être comptés parmi les écrivains de nos mœurs modernes, bien qu'ils ne soient ni philosophes ni intellectuels, car tel ne fut pas le caractère et la nature de leurs écrits".

presque obligatoire pour les classes intellectuelles européennes entre le XVIII^e et le XIX^e siècle¹; cette littérature avait sa lointaine origine dans le *Journal de voyage* de Montaigne (qui ne fut toutefois publié qu'en 1774) et incluait, parmi les œuvres les plus récentes et les plus notables, le célèbre roman de Mme de Staël *Corinne ou l'Italie*, publié en 1807, que Leopardi cite plusieurs fois dans le *Zibaldone* et nomme également dans le *Discours*². Il faut même reconnaître que tout un ensemble de thèmes et de motifs développés dans le *Discours* – y compris le thème

1. Sur l'image de l'Italie dans l'opinion publique européenne durant ces deux siècles, voir l'excellente étude de F. Venturi *L'Italia fuori d'Italia*, in *Storia d'Italia*, vol. III, *Dal primo Settecento all'Unità*, Turin, Einaudi, 1973, pp. 987-1481.

2. Leopardi attribue à la publication de *Corinne* la naissance d'une opinion favorable à l'Italie, dont les Italiens ont tort de ne pas s'apercevoir, d'autant plus qu'elle "dépasse de loin notre mérite et qu'elle est en grande partie contraire à la vérité". En Angleterre, la modification de l'attitude envers l'Italie date déjà de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et coïncide avec l'arrivée à Londres de Baretti et de son activité en faveur de la littérature et du caractère des Italiens (voir R. Marshall, *Italy in English literature (1755-1815). Origins of the Romantic interest in Italy*, New York, Columbia University Press, 1934, pp. 23-31, 1-84 et *passim*; et C. P. Brand, *Italy and the English Romantics. The italianate fashion in early nineteenth-century England*, Cambridge, University Press, 1957, pp. 2 et 49-50).

central selon lequel l'Italie n'a pas de société – dérive justement de *Corinne*¹, qui joua en même temps un rôle important dans la formation du mythe de l'Italie stendhalienne².

1. Ce rapport a été signalé et analysé tant par S. Ravasi, *Leopardi et Mme de Staël*, Milan, Tipografia sociale, 1910, p.69 et suiv., que par N. Serban, *Leopardi et la France*, Paris, Champion, 1913, p.152 et suiv. Dans *La società italiana contemporanea e il Leopardi*, in *Il pensiero storico e politico di Giacomo Leopardi*, Atti del VI Convegno internazionale di studi leopardiani (1984), Florence, Olschki, 1989 (pp.349-355), E. Mazzali n'ajoute rien, et oublie de citer ces deux auteurs. Dans *Il "Discorso" di Leopardi sui costumi degli italiani: Lingua e stile*, in *La Rassegna della Letteratura Italiana*, 1-2, janvier-août 1992, p.25, G. Savarese émet l'hypothèse d'une influence de *De l'amour* de Stendhal sur le *Discours* léopardien, et ce d'autant plus que le livre français avait bénéficié d'une recension dans l'*Antologia* florentine en 1824; mais les idées de Stendhal ne font en l'occurrence que reprendre et appliquer celles de Mme de Staël (voir la note suivante).

2. Déjà Ch. Dejob, en 1890, déclarait que Stendhal "doit beaucoup" à *Corinne* (Ch. Dejob, *Madame de Staël et l'Italie avec une Bibliographie de l'influence française en Italie de 1796 à 1814*, Paris, Colin, 1890, p.66) et fournissait des exemples de points de contact (pp.90-93 et 114-115). Pour une bibliographie plus récente et plus spécifique à propos de l'influence de *Corinne* sur Stendhal, voir V. Del Litto, *La Vie intellectuelle de Stendhal. Genèse et évolution de ses idées (1802-1821)*, Paris, PUF, 1959, pp.341-345 et 422-42; J. Félix-Faure, *Stendhal lecteur de Mme de Staël. Marginalia inédits sur un exemplaire des "Considérations sur les principaux événements de la Révolution française"*, Aran (Suisse), éd. du Grand Chêne, 1974, pp.21-26; M. Crouzet, *Stendhal*

Une simple série de citations, extraites des trois premiers chapitres du VI^e livre du roman (intitulé *Les mœurs et le caractère des Italiens*) suffira pour en rendre compte. Dans le premier chapitre, on observe que les Italiens “ne sont pas des hommes assez habitués à la société et à l’amour-propre qu’elle excite, pour s’occuper de l’effet qu’ils produisent ; ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par les applaudissements”¹. Dans le deuxième, Corinne déclare qu’on jouit en Italie “d’une parfaite indépendance sociale”, ce qui, traduit dans la mentalité nordique de l’autre héros du roman, Lord Nelvil, signifie “qu’on n’y montre aucun respect pour les mœurs” et une totale “indifférence pour l’opinion publique”². Dans le troisième chapitre, Corinne admet, dans la célèbre lettre apologétique sur l’Italie envoyée à Lord Nelvil, que les Italiens “aiment mieux la vie que des intérêts politiques, qui ne les touchent guère, parce qu’ils n’ont point de patrie. Souvent aussi l’honneur chevaleresque a peu d’empire au milieu d’une

et l’italianité. Essai de mythologie romantique, Paris, Corti, 1982, p. 6 et suiv. ; 51-52, n. II ; 149 et suiv., et *passim*.

1. Madame de Staël, *Corinne ou l’Italie*, préface de S. Balayé, Paris, Gallimard, 1985, p. 149.

2. *Ibid.*, p. 152 et 153.

nation où l'opinion et la société qui la forme n'existent pas"¹. Et encore : "Les idées de considération et de dignité sont beaucoup moins puissantes, et même beaucoup moins connues (...) en Italie, que partout ailleurs. L'absence de société et d'opinion publique en est la cause."² Si ces intuitions et ces observations (dont certaines sont aussi repérables, du moins sous forme germinale, dans des livres de voyage antérieurs à *Corinne*) sont assez sérieuses et pénétrantes pour avoir exercé une influence vaste et durable, ce qui manque en revanche à tous les écrits sur le caractère et les mœurs des Italiens, c'est la puissance du regard philosophique qui fonde – même s'il ne l'épuise pas – la singularité et la grandeur du *Discours* léopardien.

Le paradoxe autour duquel Leopardi n'a cessé de se tourmenter, c'est que le développement de la conscience, du savoir, de la raison, de la science et de la civilisation, a dissipé toutes les illusions (le bien, la justice, l'amour, la gloire, la patrie, etc.) dont les individus, comme les sociétés et les peuples,

1. *Ibid.*, p. 162.

2. *Ibid.*, p. 163.

ont besoin pour vivre, agir, se développer, et même simplement exister. Tout pas vers la connaissance et l'expérience est un pas vers la vacuité et la paralysie, puisque la découverte de la vérité n'est rien d'autre que la découverte du néant. Une illustration surprenante de cette loi funeste se trouve dans la canzone *A Angelo Mai* : l'entreprise de Christophe Colomb, loin d'élargir les confins de la Terre, les a restreints ; loin d'enrichir et de varier les possibilités de l'existence, elle les a appauvries et uniformisées, parce que, déterminant la nature et les limites des choses, la connaissance tue l'infini de l'imagination et du rêve, qui sont les seules sources de vie et de bonheur.

L'équivalence entre progrès et anéantissement¹ pénètre presque toute expérience, y compris l'expérience littéraire et artistique, sur laquelle Leopardi laisse tomber, dans une longue note initiale du *Discours*, des observations fulminantes – à vrai dire beaucoup plus actuelles aujourd'hui qu'à son époque. L'Europe, épuisée par une fécondité pluriséculaire, n'est plus capable d'originalité,

1. Pour cet aspect, je me permets de renvoyer à mon introduction à G. Leopardi, *Le Massacre des illusions*, traduit de l'italien par J. Gayraud, Paris, Allia, 1993.

d'imagination et d'invention : "Tout le monde imite, recueille, compile, disserte sur les choses, anciennes ou étrangères, que d'autres ont découvertes. La création est finie..." Ce n'est pas par hasard que les seules étincelles de vie, littéraire, religieuse ou autre, qui jaillissent en Europe et proviennent du Nord, en particulier de l'Allemagne, naissent de conditions et de pratiques qui "sentent l'Antiquité, n'ont rien de moderne, et paraissent incompatibles avec notre temps et comme greffées de l'Antiquité sur notre époque".

Tout le processus de la civilisation et de l'histoire se présente comme un immense processus destructif, comme une hécatombe de croyances et de passions vitales, c'est-à-dire d'illusions, processus qui ne peut pas ne pas investir aussi les illusions sur lesquelles se fonde la société – les principes et les valeurs éthiques –, étant donné que, répète Leopardi après Horace¹, les lois sans les bonnes mœurs ne suffisent pas. Soumise au mouvement irrépressible du progrès, à l'œuvre corrosive des lumières, la morale, comme la religion et la métaphysique, a été dissoute, réduite à néant.

1. Horace, *Odes*, III, 24, v. 35-36 ("Quid leges sine moribus/vanae proficiunt?").

De quelle manière les sociétés civilisées modernes peuvent-elles survivre dans le vide effrayant de tout fondement? Telle est la question capitale que Leopardi se pose au début du *Discours*. Sur ce plan, du reste, l'Italie représente un cas particulier, un cas en soi. Les grandes illusions sont éteintes partout, c'est entendu; mais les pays européens les plus avancés, comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne – peut-être pour des raisons climatiques et ethniques, en tout cas pour des causes historico-institutionnelles – “possèdent un principe conservateur de la morale et donc de la société qui, bien qu'il paraisse mince et presque vil par rapport aux principes moraux et aux grandes illusions qui se sont perdus, est toutefois d'un grand effet. Ce principe, c'est la société elle-même”, entendue comme une vie de relation étroite, réglée, uniforme, évoluée, et dotée de tous les ultimes simulacres d'illusion sociale qu'elle peut engendrer: l'ambition, l'honneur, la conversation, l'opinion publique. Dans ces pays, on fait le bien et l'on évite le mal non par devoir, mais par éducation; non par obéissance à un impératif moral ou religieux de la conscience, mais par égard aux bienséances, aux conventions et aux convenances sociales. L'éthique s'est réduite à